

DESCRIPTION D'UNE LANGUE DES SIGNES INFORMELLE EN DEHORS DU MILIEU INSTITUTIONNEL

Analyse lexicale du parler gestuel de Mbour (Sénégal)

Gwénaëlle JIROU-SYLLA

Université Paris 8

***Abstract:* Informal Signs except the Institutional Environment**

This paper is an observation of a small sign language of the Senegal used by a little community of deaf persons that have not received any formal education. We will see that their system of communication has all the structural bases of institutional sign languages observed till now. For example the two semiological intents postulated by Cuxac (2000) - telling without showing and telling while showing- are present. This confirms that sign language do not need to have a long institutional history to know this phenomenon.

Introduction

À la suite des observations de Yau (Yau, 1992) sur la constitution de langages gestuels chez des personnes sourdes

adultes sans contact avec une communauté, Ivani Fusellier-Souza (Dos Santos Souza, 1999, et ici même) a consacré sa recherche à la genèse d'une langue des signes primaire à partir de l'étude des productions langagières d'un jeune sourd isolé¹ du Brésil. La petite communauté linguistique de Sourds sénégalais que je me propose d'examiner permet d'observer l'étape suivante dans l'évolution des langues des signes : un état sémiogénétique plus avancé, se situant, dans le temps, après les systèmes créés par les sourds isolés. En confrontant la langue de Mbour au modèle de la bifurcation des visées décrite par Cuxac pour la LSF (Cuxac, 1996, 2000), nous montrerons que ce modèle apparaît plus tôt qu'il ne le pensait dans la genèse des langues des signes. Nous verrons que cette micro langue possède, à un niveau structurel beaucoup moins complexe, toutes les caractéristiques des langues des signes conventionnelles. Cette bifurcation très marquée dans les langues des signes conventionnelles, comme la Langue des Signes Française (LSF), va de pair avec le processus de stabilisation lexicale qui s'établit, en vue d'une optimisation de la réception des messages et de la facilité articulatoire, dès lors que deux personnes communiquent, par le biais du canal visuo-gestuel, de façon régulière. Ayant une connaissance mutuelle, « un savoir linguistique partagé », ces dernières n'ont, en effet, plus besoin d'illustrer sans cesse leur propos et utilisent alors les structures de grande iconicité quand il s'avère pertinent de « donner à voir » ce que l'autre ignore. Enfin, en analysant le lexique de cette communauté, nous reviendrons sur le processus de création lexicale et l'influence du milieu socioculturel pour la création et le développement d'un système langagier.

1. Bifurcation des visées et structures de grande iconicité

Cuxac part de « l'hypothèse qu'une bifurcation s'est

¹ « *isolé* est appliqué ici à un individu intégré dans sa famille ou la société, mais sans contact avec une communauté sourde. » (Fusellier-Souza, 2001, note p. 63.)

produite dans les langues des signes à histoire institutionnelle longue, selon que cette iconicisation première va se mettre au service d'une visée iconicisatrice ou non » (Cuxac, 2000, p.23).

La visée iconicisatrice, si l'on prend, par exemple, le cas d'une expérience passée que l'on relate, correspond à des séquences du type : « ça s'est passé comme ça », où l'on donne à voir en disant. Cette sorte de *reconstitution* de la scène se fait aux moyens de structures de grande iconicité, regroupées fonctionnellement en opérations dites de « transferts ». Ces derniers permettent « de transférer, en les anamorphosant faiblement des expériences réelles ou imaginaires dans l'univers discursif tridimensionnel appelé « espace de 'signation' » (*ibid.*, p.24).

Lors d'activité référentielles, le locuteur abandonne les signes standards² au profit des transferts personnels (TP) qui permettent de jouer les rôles des personnages actants des procès de l'énoncé, des transferts situationnels (TS) qui permettent de visualiser la scène comme vue de loin, à l'aide de transferts de taille et de forme (TF)³.

Il est pertinent, dans ce cas, de séparer les activités narratives et descriptives, des autres activités langagières, car « la narration va et vient entre ces deux types de structures et suit normalement le cours linéaire des événements rapportés tels qu'ils se sont déroulés. » (Cuxac, 1996, p. 209).

1.1. Grande iconicité et visée iconicisatrice

Cuxac appelle grande iconicité « les traces structurales, dans le domaine du discours, d'un processus d'iconicisation au service d'une visée iconicisatrice, c'est-à-dire lorsque la dimension du « comme ça » est conservée » (Cuxac, 1998, p. 89). Ces structures induisent l'utilisation d'unités non discrètes, à

² Pour Cuxac, les signes standards caractérisent les unités minimales significatives discrètes.

³ Sur les transferts se reporter à Cuxac, 2000, p.31 ou à Sallandre, 1999.

partir desquelles la détermination d'un inventaire quelconque de classes syntaxiques semble impossible.

Ces structures de grande iconicité sont en nombre limité et sont regroupées sous le nom de « transferts ». On distingue :

Spécification ou transfert de forme*	Transferts situationnels	Transferts personnels
Spécification d'objets du monde réel par leurs différentes formes. Les formes rondes, carrées, pointues, plates, ondulées, rectangulaires...	Spécifications de déplacements d'un objet ou d'un actant par rapport à un repère locatif fixe	Gestes imitatifs des actions présentes dans le monde réel. Le locuteur entre dans la peau de l'actant en question

*Cuxac utilise le terme « transfert de forme » pour caractériser également les spécificateurs de forme et de taille (Schéma tiré de Dos Santos Souza, 1999, p. 10)

1.2. Signes standards et visée non iconisatrice

Dans une relation dialogique, hors visée iconisatrice, on aura recours aux signes standards. La langue des signes standard (à la différence des structures de grande iconicité qui servent à « faire voir » et avec lesquelles on est dans le domaine du spécifique), ne montre pas : on est ici dans le domaine du dire.

Il semble que le processus de création de ces signes standards se déroule selon les étapes suivantes :

- Iconicisation première
- Bifurcation du signe vers la genericité
- Evolution économique du signe et stabilisation, avec

maintien de l'iconicité⁴.

Les signes standards, à caractère sémantiquement moléculaire, sont des unités discrètes, formées de quatre paramètres simultanés :

- une configuration des mains,
- une orientation des mains,
- un emplacement,
- un mouvement effectué.

Chaque paramètre apporte une contribution spécifique au sens global de l'unité. Ainsi, par exemple, pour les unités standard verbales (Cuxac, 1998, p. 96), la configuration de la main pourra figurer l'agent, le patient, l'instrumental, l'emplacement servira de locatif, le mouvement indiquera l'aspect du verbe, et l'association orientation-emplacement-mouvement indiquera la relation sémantique (agent-patient-bénéficiaire) des actants participant au procès de l'énoncé.

D'autres paramètres interviennent simultanément à la réalisation de ces unités standards verbales pour construire le sens :

- La mimique faciale, qui a dans ce contexte une valeur modale,
- Le regard, dont la valeur peut être interactionnelle ou référentialisatrice,
- Les mouvements du visage, qui ont une fonction phatique.

2. Toutes les prémices structurelles des langues des signes conventionnelles

Puisque nous postulons que la micro langue sénégalaise s'inscrit, dans une perspective sémiogénétique, après les langues

⁴ Ce processus d'évolution économique a été décrit dans le détail dans Cuxac (1996).

des signes primaires⁵ et précède l'emploi d'une langue des signes conventionnelle⁶, il semble intéressant d'observer ce qui se passe à Mbour, tout en gardant le schéma proposé par Cuxac pour la description de la LSF. En effet, nous allons voir que cette micro langue, bien qu'à un niveau de complexité moindre, ressemble déjà dans sa structure aux langues des signes conventionnelles.

2.1. Informateurs et corpus recueilli

2.1.1. Formation du groupe de Mbour (Sénégal)

À Mbour, au Sénégal, les sourds se réunissent autour d'un arbre sur une place très dégagée, à un carrefour, à côté du cinéma Hollywood. Moustafa, un devenu sourd et son ami Mbarik, que j'appelle «Turban»⁷, se sont installés là un petit atelier de réparation de bassines, chaussures, tout ce qui peut se coller... «Turban» est sourd de naissance. Très vite des sourds du voisinage sont venus se joindre à eux. Cet arbre est devenu le lieu classique de réunion des Sourds, en un lieu de passage, dans un endroit public et reflète parfaitement les habitudes des Sourds du monde entier.

2.1.2. Séquences choisies

Parmi tous les sourds de ce groupe, deux ont attiré mon attention, car leur façon de signer est beaucoup plus vive que celle des autres, leur lexique plus riche, leur complicité évidente. Ils ont compris très rapidement ce que j'attendais d'eux et se sont prêtés volontiers à la séance d'enregistrement. Tous les deux sont pêcheurs sur la même pirogue, cela explique sans doute leur communication intense. Le premier se prénomme Ablaye, le

⁵ Cf. Fusellier-Souza, 2001, p. 65, pour une définition des langues des signes primaires.

⁶ On appelle Langue des signes conventionnelle une langue des signes à histoire institutionnelle longue dont le lexique s'est standardisé.

⁷ Voir plus loin à propos des anthroponymes.

second, Abdoulaye. Je les désignerai par leurs anthroponymes respectifs : « Sport » et « Bonnet ».

Afin de décrire leur système linguistique, j'ai privilégié les situations en interaction, même si elles sont induites par la description d'images, car les commentaires nombreux, qui les accompagnent, offraient l'occasion de recueillir des gestes établis entre les deux locuteurs et d'observer la structure de la micro langue, semblable, nous le verrons, à toutes les langues des signes. J'ai également choisi une petite interaction « naturelle », un récit de vie, entre « Sport » et Samba qui est, en quelque sorte, référent entendant de ce groupe.

Une analyse du lexique nécessitait un élargissement du corpus, puisque les récits utilisent essentiellement les structures de grande iconicité. De plus, il a paru intéressant, afin de montrer que la langue des signes de Mbour s'inscrit bien dans le même processus d'iconicisation du monde sensible⁸ que les autres langues des signes, de donner quelques exemples de la création lexicale des sourds isolés rencontrés au Sénégal. Notamment des signes créés par Niny, une jeune femme, parce qu'en tant que femme, son lexique, influencé par son milieu et les tâches assignées aux femmes, est forcément différent de celui des hommes du groupe.

2.2. Le modèle de la bifurcation confronté à la langue de Mbour

Comme pour la LSF, nous voulons justifier le traitement séparé des activités narratives et descriptives des autres activités langagières. Nous traiterons donc en partition les structures de grande iconicité et les signes standards (ou stabilisés)⁹.

⁸ Cf. Cuxac 2001, p 14 et le point 3 de cet article.

⁹ Pour le Sénégal, nous parlerons de signes stabilisés ou en voie de stabilisation. La langue étudiée ne connaissant pas de vie institutionnelle, elle n'a pas subi le processus de standardisation des langues des signes occidentales.

2.2.1. Les activités narratives et descriptives

Pour des références spécifiques ou pour des actions en train de s'accomplir par des individus entièrement spécifiés, « Bonnet » recourt à des structures de grande iconicité qui vont se substituer au lexique stabilisé. Mais nous avons remarqué que nos informateurs préfèrent les transferts personnels où le narrateur incorpore la personne dont il parle. Ces prises de rôle reproduisent l'action effectuée ou subie par un actant du procès de l'énoncé, et « cette action n'est envisagée que dans le cours de son accomplissement » (Cuxac, ici même). Les transferts situationnels, par contre, sont rares ou simplifiés. Je n'ai pas pu observer, au cours de ces récits, d'exemple d'actant représenté par un transfert de forme. Placer une scène dans l'espace semble difficile et se résume à désigner les actants et objets par pointages cata ou anaphoriques. Peut-être est-ce pour cela d'ailleurs que chacun semble redoubler de signes marqueurs d'allocution du type « tu me comprends ? », (le [savoir/connaitre] de nos récits) afin de dissiper toute confusion.

En LSF, les structures de transferts sont suffisamment complexes pour que des actions qui « dans la réalité » se font en même temps, puissent être réalisées, elles aussi, en même temps par le narrateur. C'est particulièrement attesté lors de la présence de différents protagonistes dans l'énoncé. La simultanéité des actions réalisées est mise en place par des changements de rôle très rapides et « l'encadrement » fréquent de l'un d'eux par l'autre. Nous trouvons ce procédé à Mbour, au cours du récit induit par la description d'images « le taureau berné » (sur les images nous pouvons voir un homme poursuivi par un taureau) :

Le thème est donné par un signe stabilisé [Taureau]. Le regard du locuteur est encore porté sur son interlocuteur, accompagné d'un hochement de tête rapide traduisible par « tu me suis ? Bon... ». Transfert personnel : c'est le taureau qui court, spécifié par les poings fermés et les bras figurant les pattes puissantes, tête baissée, mimique de colère. Retour rapide au

sujet de l'énonciation, qui raccroche le regard de l'interlocuteur et pointe pour situer le deuxième protagoniste. Transfert personnel : c'est l'homme qui regarde derrière lui, affolé, bras en mouvements rapides dans la position de celui qui court très vite. Nouveau transfert rapide : il est le taureau qui le poursuit.

2.2.2. Les activités dialogiques sans transfert

Nous avons observé un bref échange, que j'ai appelé « Ta femme, elle a bien des tresses ? », entre « Sport » et Samba. Ce dernier informe « Sport » qu'il a vu sa femme passer un peu plus tôt, dans un taxi. À l'exception d'un transfert de forme pour spécifier les tresses « comme ça » de la femme de « Sport », d'un transfert situationnel « montrant » où était la voiture et d'un transfert personnel très rapide, fait par Samba, qui illustre que la femme de « Sport », qui était à l'arrière de la voiture, lui a fait un signe de la main « comme ça » en passant, les interlocuteurs utilisent presque exclusivement des signes stabilisés dans la communauté, tels : [épouse], [femme], [voiture], [voir], [réfléchir/penser].

Nous venons de le voir, le schéma de description de la langue des signes en partition selon que l'on est en visée iconicisatrice ou non est tout à fait applicable au parler gestuel de Mbour, même si comme l'ajoute Cuxac, « cette partition entre visées ne semble être si tranchée formellement et structurellement que dans les langues des signes à forte population et à histoire institutionnelle longue. (...) Montrer gestuellement en langue des signes est très structuré et cette structuration peut donner lieu à des précisions d'une grande finesse. » (Cuxac, 2000, p. 28). Il est évident ici que ces structures n'ont pas atteint ce degré de précision.

Mais, si l'on considère que la genèse des langues des signes s'est toujours effectuée selon le même scénario (le regroupement, au hasard des rencontres, d'individus sourds formant ainsi des communautés linguistiques), la micro langue des signes constitue bien une étape intermédiaire, sur une échelle

temporelle d'évolution, entre les *familiolectes*¹⁰, des sourds isolés et les langues des signes conventionnelles. Il est alors plus que probable, vu les ressemblances entre les langues des signes dans le monde, que cette micro langue puisse à long terme atteindre la même finesse de structuration que la LSF.

3. « Processus d'iconicisation de l'expérience perceptivo-pratique » catégorisation et création lexicale

Le processus d'iconicisation de l'expérience suppose « l'hypothèse anthropologique d'un ancrage perceptif du langage », (Cuxac, 1996, p.76). Depuis le début de cette recherche, nous postulons que toute apparition d'un système langagier s'inscrit dans une intention sémiotique première de l'individu à communiquer son expérience du monde, c'est-à-dire l'intention de construire du sens avec et pour autrui.

Un enfant sourd né dans un milieu entendant, ne va pas pouvoir accéder à l'apprentissage d'une langue orale transmise par ses parents. À l'âge d'acquérir une langue naturelle, sans input linguistique extérieur, il va créer son propre système linguistique gestuel pour désigner et exprimer à son entourage son expérience perceptivo-sensible du monde réel.

L'un des besoins fondamentaux pour le développement cognitif et linguistique d'un individu passe dans l'intensité des échanges avec ses proches. Autrement dit : on n'invente pas une langue tout seul. Si l'enfant ne reçoit pas de réponse à son désir de communication signée, le processus de création lexicale s'arrête. Les facteurs sociaux et culturels jouent donc un rôle essentiel dans la catégorisation et dans la formation d'un lexique de signes.

Les cas de sourds isolés rencontrés au Sénégal montrent que le processus d'iconicisation de l'expérience se réalise de la

¹⁰ Le « familiolecte » désigne un code gestuel familial.

même façon que pour les cas décrits par Yau (1992) et Fusellier-Souza (Dos Santos Souza, 1999).

3.1. Importance de l'environnement socioculturel

Les sourds isolés appréhendent le monde et le catégorisent à l'aide des « mêmes contraintes perceptivo-pratiques. Mais leurs créations lexicales vont être distinctes grâce aux données spécifiques de chaque environnement culturel » (Dos Santos Souza, 1999, p. 121) et géographique. Yau estime que l'apparition d'un code gestuel, sa richesse lexicale et sa complexité structurelle dépendent essentiellement de trois critères intimement liés les uns aux autres :

- La personnalité et les activités de la personne sourde ;
- La taille de son entourage immédiat ;
- L'intensité des relations qui existent entre eux.

Toutes ces données influencent la production lexicale, mais aussi, et d'abord, la conceptualisation et catégorisation de ce monde. Pour exemple, j'aimerais vous évoquer Kene, une vieille femme rencontrée au début de mon séjour. L'une de ses premières questions à mon égard fut celle-ci : « est-elle Maure ? ».

Les Maures, dont beaucoup sont installés comme commerçants au Sénégal, ont une peau beaucoup plus claire que celle des Sénégalais (et plus précisément des sérères, l'ethnie de Kene). La conception du monde et des peuples de Kene s'arrête à la différence de peaux de quelques ethnies réunies dans son petit univers. Ayant une peau claire, j'entrais naturellement dans la catégorie des Maures.

Le degré d'isolement de Kene n'est pas spécifiquement dû à sa surdité, beaucoup d'entendants de ce pays ne sont guère sortis de leur village. De plus, le fait d'être dépourvu d'électricité et donc d'images extérieures, sonores ou visuelles, ne favorise pas le découpage lexical d'un monde plus vaste que celui limité à

l'environnement perceptif proche.

Par ailleurs, le lexique de Kene, bien que réduit à son univers quotidien, est assez étendu et la structure syntaxique qu'elle déploie est tout à fait identique, notamment en ce qui concerne l'ordre des signes dans l'énoncé, aux structures des langues des signes étudiées de par le monde. Pourtant Kene, dont les résidus auditifs doivent être assez importants (elle entend la cloche de l'église qui l'invite à la prière, dit-elle), oralise souvent plus qu'elle ne signe. Mais j'ai remarqué que toute la famille participe pleinement à la communication en utilisant le code gestuel établi.

Kene est une personne enjouée, visiblement pleine d'humour, à fort caractère. Il en va de même pour Niny.

S'il est certain que la personnalité de la personne sourde joue un rôle essentiel dans l'apparition d'un *familiolecte*, il est évident que le dynamisme de l'entourage et les liens tissés entre les personnes entendantes et la personne sourde, sont très importants dans la création gestuelle.

3.2.Relation fonctionnelle entre la personne et son environnement

Chaque environnement, spécifique d'un point de vue culturel, a une influence dans la catégorisation des entités du monde réelles et sur les créations lexicales qui en découlent. C'est particulièrement attesté dans le lexique lié à l'activité de la personne sourde. Yau parle d'une relation fonctionnelle entre la personne et son environnement.

Voici quelques exemples, à titre illustratif, pour le vocabulaire relatif à l'alimentation, très semblable pour tous.

Personnes	Milieu culturel Activité	s i g n e	Riz	Mil	Poisson	Arachide	Eau
Niny	<p>Yayème . Petit village de campagne. Pas d'électricité.</p> <p>Milieu agricole.</p> <p>Niny s'occupe de la cuisine, des animaux de la maison et vend des petits objets aux touristes :</p> <p>Lexique très étendu pour les tâches ménagères et les animaux, car elle en vend en bois qu'elle n'a jamais vu réellement</p>		<p>La main dominée spécifie un récipient plat</p> <p>La main dominante effectue l'action d'ôter les petits cailloux du riz</p>	<p>La main dominante effectue un balayage de l'espace devant le torse pour spécifier le couscous de mil que l'on étale pour le faire sécher</p>	<p>La main dominée plate figure le poisson</p> <p>L'index de la main dominante passe plusieurs fois sur la paume de l'autre, spécifiant le racloir à écailles</p>	<p>L'index et le pouce des deux mains font le geste de casser la coque des arachides pour les égrainer</p>	<p>Les deux mains spécifient la corde du puits et les grands mouvements des bras l'action de remonter le seau d'eau</p>
Sport	<p>Mbour. Citadin</p> <p>Fait partie du groupe de Sourds</p> <p>Sport est pêcheur :</p> <p>Lexique très développé pour la pêche. Sport a d'ailleurs un lexique particulièrement riche dans tous les domaines</p>		<p>Le poing de la main dominante se ferme imitant l'action de compresser la poignée de riz que l'on va porter à la bouche</p> <p>Ce signe fait partie du lexique véhiculé par les entendants</p>	<p>Le geste ressemble à celui du riz, puis la main est portée à la bouche, la bouchée engagée et la langue lèche les doigts (le couscous de mil a souvent la consistance d'une pâte ou bouillie)</p>	<p>Les deux mains miment l'action de détacher le poisson de l'hameçon et de le jeter (dans le container à l'avant de la pirogue)</p> <p>Nous n'avons pu observer le signe que produit immanquablement le reste de la communauté</p>	<p>“</p>	<p>La main dominante et le bras se soulèvent au dessus de la tête penchée en arrière pour spécifier l'action de boire au goulot d'un bidon d'eau assez volumineux</p>

Gasa	Ndiaganiao, ou aux alentours Milieu agricole Gasa cultive la terre et s'occupe d'une boutique le reste du temps Son vocabulaire est riche en ce qui concerne l'agriculture et les animaux de la ferme (et probablement le commerce, mais nous ne l'avons pas observé)	Le poing de la main dominante se ferme imitant l'action de compresser la poignée de riz que l'on va porter à la bouche Signe identique à celui de Sport.	L'index de la main dominée, immobile spécifie la forme fine et allongée de l'épi de mil La main dominante se referme sur ce doigt et entame le geste d'égrainer l'épi	Pas observé	"	Pas observé
-------------	--	---	--	-------------	---	-------------

Chacune des personnes, choisies volontairement éloignées les unes des autres d'au moins quarante kilomètres, a une activité en lien avec ce qui se mange. Néanmoins nous pouvons constater que pour un même aliment, la forme diffère, influencée par le milieu socioculturel de la personne et le travail qu'elle effectue.

3.3. Un lexique de signes partagé avec les entendants

Au début de mon enquête au Sénégal, j'ai été surprise de trouver des signes totalement semblables d'un village à l'autre, malgré l'isolement des personnes sourdes, sans contact avec d'autres sourds. Cela aurait pu, à la limite, s'expliquer par « le processus d'iconicisation de l'expérience perceptivo-pratique du monde réel », si ces signes ne faisaient référence qu'à des objets concrets du quotidien de la personne. La saillance de la forme de ces objets étant semblables d'un endroit à un autre, on pouvait penser, en effet, que leur spécification se fasse avec les mêmes gestes... Or, une bonne partie des signes rencontrés, font appel à des concepts abstraits tels Dieu, le refus ou la mort et ces signes sont reproduits et véhiculés par les entendants qui s'en servent entre eux, alors même qu'ils ne sont pas en relation avec une personne sourde.

Durant le séjour, je n'ai rencontré personne qui ne soit capable de produire au moins quelques signes. Cette richesse naturelle n'est parfois pas consciente chez les personnes entendantes interrogées. En effet, par simple curiosité, pour confirmer ce que j'avance dans mes recherches, j'ai mené une petite enquête informelle auprès de commerçants Sénégalais, vivant en France depuis de nombreuses années. Leur première réaction a été de me répondre qu'ils ne connaissaient pas la langue des signes et qu'ils étaient incapables de discuter avec un sourd. « La preuve » : s'ils rencontrent un client sourd Français, ils utilisent l'écrit pour communiquer. Pourtant, au bout de quelques instants, ils ont tous été capables de se rappeler comment on dit « papa », « maman », « frère », « la mort », « le travail », etc... Ils n'avaient jamais pris conscience qu'ils possédaient cette capacité à communiquer par gestes, alors qu'ils le faisaient depuis toujours.

Il est probable que la très grande variété de langues se côtoyant en Afrique, et plus précisément au Sénégal, a obligé les personnes voyageant un tant soit peu, à utiliser des signes quand la compréhension orale était impossible. De plus, les peuples africains n'ont pas perdu la tradition de l'oralité et n'ont aucun complexe à se servir de leur corps dans des gesticulations très imagées. Ainsi, les signes trouvent naturellement leur place dans la communication, soutenant, complétant, ou même supplantant le mode oral. Il n'est pas étonnant alors que les Sourds en tirent parti.

3.4. Un input linguistique naturel pour les personnes sourdes

Nous avons parlé de l'importance de l'influence des entendants dans la création lexicale des sourds en situation d'isolement. Or, en Afrique et en l'occurrence, au Sénégal, le phénomène dépasse largement le stade de d'influence. Nous pouvons réellement parler d'input linguistique naturel.

En effet, pour les entendants, tous multilingues, les signes

constituent un moyen de communiquer, parmi leurs nombreuses façons de s'exprimer. Tous les procédés sont bons pour se faire comprendre et entrer en communication. Quand un entendant rencontre un sourd, il n'est pas pris au dépourvu, ni gêné dans son corps, et se met à signer.

L'enfant sourd, né dans une communauté d'entendants, ne subit pas l'isolement (ou dans une moindre mesure), que peuvent éprouver les sourds de France ou d'autres pays ayant perdu leurs traditions orales. Il acquiert tout jeune le lexique signé des entendants et cet environnement gestuel, participant à sa communication naturelle, est propice à la création d'autres signes pour enrichir son système linguistique.

4. Sémiogénèse : un ancrage perceptif et pragmatique du langage

La richesse des stratégies mises en place par un individu pour se faire comprendre de son prochain et transmettre son expérience perceptivo-pratique du monde, nous renseigne sur la disposition cognitive prélangagière de l'humain, à communiquer. Il apparaît évident que le langage n'a pas lieu d'être si l'individu est seul. S'il ne reçoit pas de son entourage de stimulation dans ce processus de création, le processus s'arrête.

La communication est primordiale pour le développement cognitif et la sémiogénèse du langage ne trouve source que dans des situations pragmatiques où au moins deux individus en contact tentent de communiquer et de partager avec l'autre. Les points suivants ne rendent pas compte de cette sémiogénèse, mais illustrent quelques unes des stratégies que l'être humain met en place pour établir des relations et transmettre son savoir, ses affects, ses sentiments et ses pratiques à autrui.

4.1. Rectification à-propos de la bifurcation des visées

Le groupe de Mbour n'a pas d'histoire institutionnelle et sa population n'excède pas quelques dizaines de locuteurs, pourtant nous pouvons constater que la visée iconicisatrice intervient, traitée de manière consciente, chez les locuteurs isolés¹¹ et a fortiori dans la communauté de Mbour, bien plus tôt que ce qui a été dit.

Il apparaît alors que la bifurcation des visées se met en place, de façon simultanée avec le processus de stabilisation des signes, dès que deux personnes communiquent régulièrement, en l'occurrence, par le biais du canal visuo-gestuel. En effet, dès que deux personnes se fréquentent, leur champ de connaissances mutuelles s'accroît. Par souci d'optimiser l'échange, et la réception des messages, ainsi que par économie articulatoire, munies d'« un savoir linguistique partagé » (le lexique stabilisé), ces personnes n'ont alors plus besoin d'illustrer sans cesse leur propos et n'utilisent les structures de grande iconicité que quand il s'avère pertinent de « donner à voir » ce qui est absent et que l'autre ignore.

4.2. Le processus de stabilisation lexicale

J'ai eu l'occasion au cours de l'analyse de deux séances d'enregistrement d'observer la manière dont un geste tend à se stabiliser au sein d'une communauté linguistique. Le signe dont il s'agit, [Pêche/Pêcher] est le seul signe du corpus saisi à deux niveaux différents : Le niveau d'iconicisation première où le locuteur reproduit une expérience réelle du monde sensible en reprenant la forme des référents catégorisés ou en imitant l'action qui leur est associée. Le deuxième niveau est celui où le même signe (ou combinaison de signes), est repris, de manière économique au cours d'un échange hors visée iconicisatrice.

¹¹ Cf. Fusellier Souza, 1999, 2001.

4.2.1. Un exemple : « la pêche/pêcher »

La première séance était entièrement concentrée sur « Sport ». « Sport » est, de tout le groupe de Mbour, celui avec qui j'ai eu l'occasion de communiquer le plus pleinement. Nous avons conversé et je l'ai filmé et observé dans différentes situations de communication : seul face à la caméra, en interaction avec un ou plusieurs interlocuteurs, en situations de récits imaginaires induits par des images ou non, récits d'événements vécus, etc.

Pendant la séance d'enregistrement, il a entrepris de me décrire une journée de sa vie de pêcheur. Il a choisi d'utiliser les structures de grande iconicité et a donc abordé son récit presque exclusivement en situation de transfert personnel, jouant son propre rôle. La caractéristique principale d'une personne en situation de transfert, outre que son corps y est totalement investi, est que son regard ne croise jamais celui de l'interlocuteur, mais accompagne ses mains (qui accomplissent l'action) ou se porte sur les éventuels autres actants du procès de l'énoncé. Ses gestes étaient larges, précis, utilisant une combinaison de signes, toujours les mêmes, spécifiant une ligne mise à l'eau qui suit le courant, puis de larges mouvements des bras enroulant la ligne pour ramener le poisson dont on détache l'hameçon. « Sport » pratique une forme de pêche parmi plusieurs, celle à la ligne, dans des grandes pirogues qui s'éloignent de la côte plusieurs jours.

Quelques jours plus tard, j'ai filmé trois autres sourds parlant de « Sport », justement, parti en mer. « Il était parti à la pêche » a été signé très clairement en utilisant exactement le geste que « Sport » avait utilisé pour me décrire la ligne suivant le courant, que l'on ramène en l'enroulant sur l'avant-bras. Seulement, le geste avait déjà une forme économique puisque l'action de ramener le poisson et d'enlever l'hameçon avait disparu. Le mouvement des bras était beaucoup moins ample et plus rapide que celui de « Sport », circonscrit dans l'espace de signation situé juste devant le ventre, et leur regard n'a pas quitté celui de leurs interlocuteurs. Le signe a été répété au moins trois

fois dans cette conversation (filmée) et je l'ai utilisé moi-même en étant parfaitement comprise de mes interlocuteurs. Je l'ai revu avec une fréquence suffisante pour ne pas avoir de doute quant à la stabilisation du signe [la pêche] dans le lexique de Mbour. Je n'ai malheureusement pas eu l'occasion de le tester hors contexte, avec des Sourds plus éloignés, afin de voir s'il serait compris.

Ce qui est remarquable c'est, comme je l'ai dit, qu'il existe plusieurs formes de pêche au Sénégal, et toutes sont pratiquées à Mbour ou presque. La plus courante est certainement celle au filet ramené depuis la plage. La description de cette dernière pourrait paraître plus évidente, voire plus logique. Or le groupe se réfère à celle que pratique « Sport » (et « Bonnet » qui part sur la même pirogue). De même, sur une grande pirogue, on dénote plusieurs activités et chacun pratique plus exclusivement l'une d'entre elles. Il y a le pêcheur à la ligne, celui qui pagaie, celui qui débarque le poisson dans des grands paniers portés sur la tête etc... Et la spécialité de « Sport » si j'ai bien compris, est d'être payeur.

Le signe retenu, expression d'une activité spécifique, en l'occurrence la pêche à la ligne, se stabilise de manière à former une sorte de « résumé » de l'activité complète : la pêche. J'utilise ce terme, « résumé », afin de ne pas dire « générique ». Ce signe est construit sur le réel de « la pêche de « Sport » », pas une autre, qui ne trouverait sans doute pas de référent au sein de cette communauté. Néanmoins, il ne m'a pas été permis d'observer de description des autres formes de pêches, pour vérifier qu'il s'agit bien là d'une forme générique qui serait utilisée pour toutes les activités de pêche.

Un autre exemple intéressant pour expliquer le processus de stabilisation lexicale est la création, dans une communauté de sourds, d'anthroponymes.

4.2.2. Les anthroponymes

Une des choses les plus significatives, quand une personne sourde entre en communication avec d'autres sourds, est de recevoir de ses congénères un « nom ». Ce nom est un anthroponyme gestuel, une combinaison de signes spécifiant, généralement au moyen de transferts de formes ou de personne, une saillance physique ou un trait de caractère ou encore la fonction de la personne que l'on souhaite désigner. Ce ou ces signes très iconiques s'inscrivent dans l'intention sémiotique première de faire comprendre à l'autre (de lui faire voir) de qui l'on parle. Puis, de l'iconicisation première, ils subissent le même processus de stabilisation lexicale que les autres signes, puis se figent assez rapidement de manière économique et se stabilisent avec maintien de l'iconicité.

Il peut arriver que cet anthroponyme change, par exemple au moment d'un changement d'environnement social, mais c'est assez rare. Généralement, il évolue un moment, le temps que la communauté l'ajuste le mieux possible à son référent mais c'est le plus souvent le premier signe donné qui reste. Ainsi un adulte svelte peut être désigné par « petit gros » qui le décrivait enfant. On est bien dans le « hors situation », hors visée iconicisatrice. Cet anthroponyme fonctionne alors, exactement comme un surnom.

Les études faites sur les sourds isolés dans le monde décrivent ce phénomène de façon systématique. Il est fréquent, si la personne isolée est créative, qu'elle crée elle-même beaucoup d'anthroponymes pour désigner son entourage (Yau en a recueilli plus d'une centaine chez l'une de ses informatrices), mais elle est la seule à ne pas en posséder puisque pour parler d'elle, un simple auto-pointage suffit et que les entendants ne la désignent que par son prénom, en son absence.

À Mbour, les anthroponymes sont nombreux. La description suivante s'en tiendra à ceux de mes principaux informateurs.

- Ablaye est « Sport ». Pour être honnête, « Sport » est une

traduction de mon cru pour résumer par écrit le geste qui consiste à gonfler les biceps ainsi que les joues, pour marquer la corpulence d'Ablaye qui est musclé « parce qu'il fait de la musculation et pagaye toute la journée et débarque des poissons dans des paniers devant peser un poids considérable, et qu'il ne porte que des vêtements de sport ». ouf ! Il semble que cet anthroponyme n'est pas tout à fait stabilisé car « Sport » est désigné par Mbarik comme « Peigne » car il se peigne très fréquemment les cheveux. Ablaye est donc désigné par deux anthroponymes dont aucun n'a encore trouvé de préférence. On trouve ce phénomène également au sein des communautés linguistiques à histoire institutionnelle longue. Il est probable que ce soit « Sport » qui reste à long terme, car la plupart l'utilisent.

- Abdoulaye est « Bonnet », car il porte toujours un bonnet rouge : les deux poings fermés placés sur les côtés de la tête, décrivant l'action de mettre un bonnet.

- Samba est « Lunettes », car il porte des lunettes : les pouces et index (les autres doigts sont pliés) reprennent la forme arrondie des montures et se placent sur les pommettes, comme on chausse une paire de lunettes.

- Mbarik est « Turban », car il est originaire de Mauritanie et que les Maures portent les turbans bleus du désert : la main dominée (gauche) est placée sur le front spécifiant l'action de « coincer » l'extrémité du tissu, tandis que l'autre main tourne deux ou trois fois autour de la tête, comme on se met un turban. Une variante, plus économique, consiste à ne pas utiliser la main dominée qui « tient le tissu ».

À noter que « Turban » désigne « celui qui vient de Mauritanie » et est donc également un des deux toponymes recueillis pour désigner la Mauritanie. L'autre spécifiant, par le pouce et l'index pinçant la narine, l'anneau passé au naseau du chameau (la tête prenant d'ailleurs le rythme de la marche balancée de l'animal).

Enfin, je ne connais certains sourds du groupe que par leur anthroponyme :

- L'un est « Celui qui manie une pelle », car il travaille dans la voirie et charrie du sable toute la journée : les deux poings fermés, l'un au-dessus de l'autre, spécifient la préhension d'un objet long et cylindrique (le manche). Ils vont et viennent deux fois, rapidement devant le corps dans un geste rappelant le maniement d'une pelle.

- L'autre est « Le boxeur », car son sport préféré c'est la boxe : les deux poings sont fermés, placés à hauteur du visage. La main dominante va et vient deux fois, rapidement, spécifiant l'action « d'envoyer un crochet du droit ».

4.3. Importance du savoir partagé et de la connaissance mutuelle pour la compréhension du message

Fusellier-Souza, a déjà abordé ce point (Dos Santos Souza 1999, p. 127-128). Elle a constaté que Manoel, le frère entendant de Jo son informateur sourd, manifestait des problèmes de compréhension lorsque Jo racontait un événement dont il n'avait pas été témoin et éprouvait de la difficulté à « se détacher d'un mot (d'un signe) isolé pour comprendre le contexte discursif ». L'auteur suppose alors : « Dans ces activités narratives, il est tout à fait possible qu'un sourd, locuteur de la LIBRAS¹² ou bien locuteur de la LSF, soit capable de comprendre immédiatement le sens des signes produits par Jo. ». Cette dernière hypothèse était la mienne jusqu'à ce que je confronte mon corpus aux sourds Parisiens. Comme Fusellier-Souza, je pensais à tort que des locuteurs sourds comprendraient immédiatement les images que je leur soumettais.

Face à des difficultés de traduction de mon corpus, j'avais demandé à des sourds Parisiens de m'aider car « les structures de grande iconicité, résultat d'un filtrage cognitif, sont à peu près identiques dans toutes les langues des signes du monde. C'est pourquoi deux sourds de deux nationalités différentes peuvent se comprendre en une seule journée environ, contrairement à deux

¹² LIBRAS : Langue des Signes Brésilienne.

entendants placés dans la même situation. » (Cuxac 1997b, p. 208).

Mon séjour sur place m'a permis de constater cette capacité, à moi qui ne suis pas sourde et qui ne parle pas la LSF comme un sourd natif, d'entrer en communication avec des sourds, isolés dans des villages, sans langue réellement structurée. Aussi, forte de cette expérience, je souhaitais la corroborer à mon retour en soumettant mon corpus à des sourds Français. Qui, mieux que des Sourds, serait à même de décrypter un énoncé, quand bien même le lexique qui le compose serait différent du leur ? L'iconicité seule, devrait permettre de reconnaître les entités du réel référées. Or, il n'en est rien.

Les personnes sourdes ont la capacité d'appréhender les formes présentes dans le monde réel et à les reproduire à l'aide de leurs mains. De toute évidence la ressemblance est assez frappante pour que des personnes ayant un savoir partagé (d'origine perceptive), mais pas la même langue, puissent les reconnaître et les reformuler dans leur propre langue. Ainsi, les sourds Parisiens pouvaient comprendre les descriptions d'images induites car, « Bonnet » faisait essentiellement appel à des structures de grande iconicité, et de plus la plupart connaissaient préalablement¹³ les images. Ils partageaient ainsi les mêmes connaissances de l'événement conté, fut-il fictif, que ceux de Mbour.

Par contre, le fait que mes informateurs ne puissent saisir l'échange entre « Sport » et Samba, était lié à plusieurs facteurs : 1°) La langue se déployant sans un espace tridimensionnel, son passage à un mode bidimensionnel, sur un écran de télévision, provoque une perte très importante pour la compréhension du message. Nous savons qu'à cause de cela, les interprètes professionnels redoutent la traduction par écran interposé. 2°) Nous l'avons dit, quand deux sourds étrangers se rencontrent, ils

¹³ Ces images, aimablement prêtées par l'association marseillaise « Le Verseau », sont utilisées dans le cadre de stages d'apprentissage de la LSF. Etant tous enseignants de la LSF, mes informateurs Parisiens les connaissaient.

abandonnent leur lexique stabilisé, pour passer aux structures de grande iconicité. Et l'échange entre « Sport » et Samba se construit essentiellement en utilisant le lexique stabilisé. Il n'y a rien de surprenant alors, que mes informateurs n'aient pas compris. Cependant, je pense que cette incompréhension n'était pas principalement due à un lexique très différent, ni même à une structure syntaxique beaucoup plus sommaire que celle de la LSF, comme je l'ai supposé de prime abord. S'ils n'ont pas compris, c'est parce qu'ils n'étaient pas acteurs ou témoins directs de l'interaction.

En fait, c'est là qu'est toute la différence. Je suis allée au Sénégal, pas les sourds Parisiens. Eux n'ont pas l'expérience « de visu », l'[EXPERIENCE PEAU], selon l'expression en LSF qui permet de dire « Je connais, car je l'ai touché ».

Cette expérience avec les sourds de Paris ne remet pas en cause l'affirmation de Cuxac, citée plus haut, quant à la capacité des sourds, de cultures différentes, de se comprendre aisément à cause des structures de grande iconicité identiques dans toutes les langues des signes. Cette théorie reste tout à fait valable si elle est complétée par cette mention : « dans la mesure où ces personnes se trouvent en situation d'interaction ou qu'elles partagent les mêmes connaissances du contexte narratif que les locuteurs observés ».

4.4. La capacité de reformulation

Un individu en interaction émet sans cesse des signes « connecteurs pragmatiques », pour s'assurer que son interlocuteur suit bien ce qu'il dit et le comprend. Si tel n'est pas le cas, la première chose qu'il fait, c'est répéter ce qu'il vient de dire, pour s'assurer que ce n'est pas une déficience technique ou physique qui a altéré la compréhension du message. Puis, voyant qu'il n'obtient pas plus de résultat, il va avoir recours à différents procédés pour arriver à ses fins. Cela va de la périphrase au geste descriptif, de la suggestion à la simulation et au mime. Il s'agit de montrer ce que l'on dit. On est alors dans l'exploitation des

caractéristiques perceptivo-pratiques de la situation à dire (ou à décrire).

Les sourds recourent énormément à la stratégie de reformulation en situation d'interaction dialogique et narrative. On peut même parler de procédé rhétorique, dans les langues des signes conventionnelles. Généralement le thème est donné à l'aide de signes stabilisés puis le narrateur passe en structures de transferts : situationnel, pour montrer la scène en train de se faire comme vue de loin, ou personnel, en s'investissant dans le rôle d'un personnage, ou de plusieurs. L'énoncé peut être ainsi reformulé plusieurs fois, de manières et points de vue différents. Avant d'être devenue une qualité « d'orateur » (si je puis m'exprimer ainsi), l'art de la reformulation des narrateurs puise sûrement son origine dans le souci de se faire comprendre de ses interlocuteurs.

Fusellier-Souza (ibid.), pour reprendre le même exemple que plus haut, explique bien que Jo, voyant que son frère ne le comprend pas (puisque'il n'a pas assisté à la scène décrite, en l'occurrence un échange de coups de feu, survenu près d'une station essence), reprend la scène plusieurs fois, d'abord avec des signes du lexique établi entre eux puis, voyant qu'il n'obtient pas le résultat voulu, en ayant recours aux structures de grande iconicité. Il s'agit là d'un traitement conscient et intentionnel de la visée iconisatrice, afin de montrer ce qui n'est pas présent.

À Mbour les signes questions du type « tu sais ? Tu comprends ? » sont très nombreux – plus fréquents, semble-t-il – que dans les langues des signes conventionnelles (on en compte 9 en 1mn12 pour « Le taureau berné »). Les structures de grande iconicité sont très fréquentes durant les conduites de récits, mais leur degré de raffinement est insuffisant pour élaborer des énoncés assez complexes pour dissiper les confusions possibles au cours d'activités narratives. De même, le regard se porte énormément sur l'interlocuteur, pour s'assurer que celui-ci comprend, même au cours de transferts. Mais ces reformulations,

comme l'a remarqué Cuxac¹⁴, accompagnées d'une marque assertive forte (hochements de tête) et où les interlocuteurs sont regardés, peuvent être aussi une simple reprise à son compte par le locuteur du propos qu'il est en train de dire.

4.5. La capacité d'adaptation de la personne à la situation de communication

Toute personne voulant transmettre un savoir à une autre va faire en sorte de choisir un niveau de langage adapté à son interlocuteur, soit en le simplifiant, soit en l'imageant, ce qui revient à utiliser les structures de grande iconicité.

Lors de nos rencontres, j'ai dû d'abord, en tant qu'enquêtrice, m'adapter à mes interlocuteurs, dans la mesure où cela était possible. J'essayais de me faire comprendre avec des gestes qui n'étaient pas puisés dans le lexique de la LSF pour ne pas les influencer car je connaissais la rapidité d'adaptation des sourds au mode de communication de celui qui se présente à lui. S'ils s'approprièrent mon lexique, j'allais fausser les résultats.

Néanmoins, j'ai rencontré un exemple « d'emprunt » que Niny a fait au cours de notre séance d'enregistrement. Je lui ai demandé quand son oncle revenait. Elle a commencé à compter sur ses doigts le nombre de jours qui nous séparait du retour de l'oncle, sans émettre de signe pour « jour », qui était visiblement sous-entendu. Voulant le lui faire préciser, j'ai utilisé le signe que je croyais être le sien et que j'avais déjà rencontré. Or, par erreur, j'ai fait celui de Mbour qui consiste à se passer la main sur le visage pour spécifier la toilette rituelle de la première prière du matin pour les musulmans : [se laver le visage] + [un], c'est-à-dire, « le matin, on se lave une fois », deux, trois etc... selon le nombre de jours écoulés ou à venir. Niny qui avait entamé celui qu'elle utilise [dormir] + [un] (« on dort une fois... »), voyant que j'en avais un autre, s'est aussitôt reprise en

¹⁴ 2000, p. 255.

intégrant celui de Mbour. Elle l'a repris plus tard dans la conversation. Il ne fait pas de doute ici que Niny, par souci d'être comprise, s'est adaptée à son interlocutrice, reformulant et intégrant le lexique de l'autre pour qu'il n'y ait pas de confusion.

À Mbour, c'est « Sport » qui nous sert d'exemple. « Sport » m'a surprise par sa façon de signer extrêmement rapide, et la construction visiblement plus complexe de ses énoncés. Renseignements pris, il s'est avéré qu'il a fréquenté, pendant un an, l'école Ephphatta de Dakar (l'unique école pour enfants sourds du pays). Cette école, créée par un sourd afro-américain, utilise la Langue des Signes Américaine (ASL). Ce séjour n'a visiblement pas été assez long pour que « Sport » apprenne à lire et intègre toute la structure de cette langue. Mais j'ai alors mieux compris l'intensité de la communication qu'il a établie avec « Bonnet ». Je ne sais pas dans quelle mesure l'ASL a influencé les signes de « Bonnet », et plus largement ceux de Mbour. Il ne m'a pas semblé reconnaître de signes de l'ASL dans le groupe. En fait, Samba (mon informateur entendant) m'a expliqué que « Sport », parfois, émet un signe inconnu à Mbour et Samba doit se le faire expliquer. « Sport » alors, reformule son énoncé, soit en utilisant un signe équivalent dans le lexique de Mbour, soit en ayant recours aux structures de grande iconicité. Mais il apparaît que si Samba ne comprend pas les signes de l'ASL qu'emploie « Sport », alors qu'il est tout le temps là, et maîtrise cette micro langue, c'est que « Sport » s'adapte à ses interlocuteurs et utilise le lexique de Mbour.

D'ailleurs nous en avons eu une démonstration très claire devant la caméra. « Sport » a fait un signe que Samba n'a pas compris. Il a alors fait le signe de Mbour [voler] : la main droite se referme brusquement et est ramenée vivement sous l'aisselle gauche. Puis, sachant que je maîtrisais une autre langue, il m'a demandé si je connaissais son signe en ASL [VOLER] : la main droite, sur le coude gauche replié, se referme dans un geste qui spécifie la subtilisation d'un objet dans la manche. Je lui ai montré le signe en LSF : la main droite, index et majeurs fléchis en configuration « x », les autres doigts repliés, opère une

rotation rapide du poignet, spécifiant l'action de « crocheter » quelque chose. Ensuite, « Sport » s'est amusé à reprendre plusieurs signes et à nous les expliquer.

Un peu plus tard, au cours d'un récit, il raconte l'histoire d'un petit garçon qui lance un caillou. Il se met à chercher un moment du regard, autour de lui, visiblement pour trouver une couleur à désigner, puis soudain, il s'arrête, me regarde et produit le signe [NOIR] en ASL, qui se réalise de la même façon en LSF, « un caillou noir ». Comme il sait que je connais une langue plus complexe que celle de Mbour, il s'est adapté à cette situation en employant le vocabulaire qu'il n'a pas souvent l'occasion d'utiliser puisque personne ne le partage ici. Je pense qu'il le fait avec Samba (et peut-être aussi avec « Bonnet »), car celui-ci est un interlocuteur privilégié. Les chercheurs qui se sont penchés sur les créations gestuelles des sourds vivant en milieu entendant (Yau, 1992, Fusellier-Souza, 1999) ont remarqué l'importance de la présence d'un interlocuteur particulier, plus proche de la personne sourde que les autres membres de la famille, la comprenant mieux et participant ainsi, par leurs échanges intenses, au processus de création. Samba étant le référent du groupe, il fait office d'interlocuteur privilégié pour la plupart, et en l'occurrence pour « Sport ». Par contre, il ne semble pas que ce dernier cherche à transmettre ses signes aux autres membres du groupe, en tout cas nous n'avons pas pu observer ce processus.

5. Analyse morpho-sémantique de quelques signes

Nous avons vu comment le processus de création et de stabilisation lexicale se déroulait : la forme première exigeant une iconicité forte, si elle est reprise par la communauté, est soumise dans le temps aux contraintes physiologiques et se modifie, dans les limites où une iconicité minimale est nécessairement maintenue à des fins de cohérence. Nous avons observé ce processus avec l'exemple de [la pêche].

L'analyse du lexique de Mbour montre que l'organisation morphologique des signes produits dans la communauté réunit tous les paramètres de formation d'un signe, attestés dans les langues des signes étudiées à ce jour.

5.1. Composante iconique dans la structure du lexique de Mbour

C. Cuxac (1998, p.87) soulève la capacité cognitive, des sourds isolés, à faire une discrimination entre « choses et processus » c'est-à-dire, la différence, établie par Langacker (Langacker, 1987), entre les entités référentiellement stables et les événements qui les concernent.

En se penchant sur le lexique de Mbour on relève plusieurs types d'iconicité :

- Une iconicité globale où tous les paramètres de formation concourent à figurer avec les mains une entité référentiellement stable en spécifiant une forme saillante ou un contour de forme, ou par une combinaison gestuelle associant la forme et l'action qui lui est fréquemment attribuée (voir tableau 1 page 164).

- Une iconicité globale ayant à voir avec les événements liés aux référents stables, représentés par les signes qui dérivent de l'imitation d'une action et qui se rapprochent formellement des structures de transfert personnel ou double transfert¹⁵ (voir tableau 2 page 165)

- Une iconicité n'affectant qu'un ou deux paramètres de formation des signes, tels un emplacement corporel, un mouvement ou une action, liés iconiquement au référent, un transfert personnel lexicalisé généralement stéréotypique ou une imitation d'un geste culturalisé. Les mimiques faciales sont très importantes, dans la construction sémantique de ces signes (voir tableau 3 page 166-167).

¹⁵ Cf. Sallandre, 2001, p.41.

Tableau 1

Locuteurs	Signe	Légitimation iconique : chose ou forme de base	Processus – mouvement et trajectoire : orientation vers référent stable
Spécification d'une forme saillante, d'un trait physique.			
Tous*	Homme	Spécification de la barbe	La main pince le menton
Tous	Femme	Spécification des seins	La ou les mains se portent au niveau de la poitrine
Tous	Enfant	Spécification de taille	La main plate estime la hauteur de l'enfant
Tous	Bébé	Spécification du bébé dans les bras de sa mère	bras entourant le bébé près du sein, mimique de succion
Mbour	Lunettes	Spécification de deux formes rondes : les verres des lunettes	Les deux mains se placent près des yeux
Mbour	Taureau	Spécification des cornes	Les deux bras s'éloignent de la tête : « cornes longues »
Mbour	Mouton	Spécification des cornes	Les deux mains près de la tête : « cornes courtes »
Tous	Maison/ lieu où l'on dort	Main contre la joue spécifiant « l'oreiller sous la tête »	Mouvement de la tête qui se penche, les yeux se ferment : « le lieu où l'on dort »
Locuteurs	Signe	Légitimation iconique : chose ou forme de base	Processus – mouvement et trajectoire : action sur forme stable
Spécification de l'action attribuée à la forme			
Turban	Noix de coco/casser la noix de coco	Mdé*: Configuration spécifiant forme stable ronde : la noix de coco	Mdo* *: configuration spécifiant un « coupe-coupe », mouvement brusque vers forme stable : casser la noix
Turban	Bois/scier du bois	Mdé: Configuration spécifiant forme stable : le bois	Mdo : configuration spécifiant une scie, mouvement de va-et-vient sur forme stable : scier
Tous	Ecrire	Mdé: Configuration spécifiant forme stable : le papier	Mdo : configuration de « tenir un stylo », mouvement : écrire

* Tous : se réfère au lexique signé partagé avec les entendants et donc observé chez tous les locuteurs sourds rencontrés.

** Mdo : main dominante. Mdé : main dominée.

Tableau 2

Locuteurs	Signe	Légitimation iconique : imitation de préhension d'une chose ou forme stable	Processus – mouvement et trajectoire : procès lié au référent stable
Opposition verbo-nominale			
Spécification d'un mouvement fonctionnel, utilisation d'une main			
Tous	Thé/ verser le thé	Configuration spécifiant « tenir la théière »	Mouvement de bas en haut comme on verse le thé
Mbour	Voler	Configuration spécifiant « prendre quelque chose »	Mouvement rapide de fermeture de la main qui est brusquement ramenée sous l'aisselle opposée
Spécification d'un mouvement fonctionnel, utilisation de deux mains			
Tous	Pluie/ple uvoir/	Configuration spécifiant les gouttes d'eau	Mouvement répété de haut en bas « les gouttes tombent »
Tous	Cultiver	Configuration spécifiant « tenir le manche d'un outil de désherbage »	Mouvement répété devant soi « désherber »
Tous	Voiture/c onduire	Configuration spécifiant « tenir le volant »	Mouvement répété de rotation du volant, mimique durable
Sport	Pirogue / pagayer	Configuration spécifiant « tenir une pagaie »	Mouvement répété de chaque côté du corps : « pagayer »
Mbour	Pêche/pê cher	Configuration spécifiant « tenir une ligne »	Mouvements répétés des bras : « ramener la ligne en l'enroulant »
Mbour	Marcher	Configuration spécifiant les pieds à l'aide des mains	Mouvement des mains imitation de la marche

Tableau 3

Locuteurs	Signe	Légitimation iconique	Localisation– mouvement et trajectoire
Localisation référentielle ayant à voir iconiquement avec un emplacement corporel			
Signes qui relèvent d'activités sensorielles et intellectuelles			
Tous	Voir	Pointage auto référentiel des yeux	L'index se place juste sous l'œil
Tous	Entendre/écouter	Pointage auto référentiel des oreilles	L'index se place sur l'oreille
Mbour	Savoir/connaître	Pointage auto référentiel du crâne	L'index tape deux fois la tempe
Mbour	Penser/réfléchir	Pointage auto référentiel du crâne	Mouvement rotatif de l'index spécifiant l'activité mentale
Mbour	Parler	-	Mouvements rapide de la langue
Tous	Dormir	-	Main placée sur le côté du visage, fermeture des yeux
Tous	Manger /boire	-	Mouvement de la main vers la bouche
Tous	Souffrir	Spécification de l'endroit qui souffre	Mouvements d'ouverture et fermeture des doigts : « élancements de la douleur ». Mimique de douleur
Signes imitant des gestes culturalisés, stéréotypes de transferts personnels lexicalisés			
Turban	Crier/appeler	Pointage auto référentiel de la bouche par la main « en porte-voix »	Mouvements du torse dans toutes les directions
Tous	Peur/avoir peur	Main sur la bouche : « simulacre de crier »	-
Tous	Pas peur	Main sur la bouche : « simulacre de bayer d'ennui »	-
Sport	Etre arrêté	Spécification des deux mains liées	-
Bonnet	Etre en colère	-	Mouvement de la main sous le nez spécifiant « le souffle du taureau »
Tous	Travail/travailler	-	Mouvement de la main pour « essayer la sueur », résultat de l'action de travailler

Tous	Mort/mourir	-	Mouvement rotatif de la main sous le nez : « le souffle est coupé », fermeture des yeux
Sport	Regarder l'heure	Spécification de la montre par pointage	Regard vers le ciel pour estimer la hauteur du soleil
Sport	Pleurer	Spécification des larmes sur la joue par l'index, mimique des pleurs	-
Signes utilisant un mouvement du corps			
Mbour	Chercher (quelqu'un)	-	Mouvements du regard et du torse dans toutes les directions
Tous	Partir/aller	-	Mouvement du bras et de la main dans la direction du départ
Tous	Venir	-	Mouvement du bras et de l'index vers soi
Mbour	Jeter	-	Mouvement du bras vers l'avant

5.2. Extensions lexicales et jeux sur les signes

L'iconicité et la compositionnalité morphémique des signes (Cuxac, 2000) mettent en évidence leur caractère productif, à savoir une grande facilité à créer des néologismes et des jeux métalinguistiques sur les signes. À Mbour, et dans le lexique véhiculé par les entendants, certains signes nous sont apparus comme des composés de plusieurs signes, ou des extensions métaphoriques du sens de certains concepts. Ces derniers ont suivi le même processus de stabilisation économique que les autres.

- Nomination des cadres sociaux de la mémoire :

« demain » : [se laver le visage] + [un] à spécification de la toilette de la prière du matin : « on se lave une fois ».

ou [dormir] + [un] à « on dort une fois »

« mois » : l'astre dans le ciel + [mort] à dans le contexte l'astre désigne la lune : « la lune est morte ». Se rapproche par la forme de la métaphore « le jour se lève ».

« année » : [pluie/pleuvoir] + [un] à référence à la saison des pluies annuelles : « il a plu une fois » ou « dans une pluie ».

- Extension métaphorique :

« devenu sourd » : [mort] exécuté près des oreilles à extension métaphorique du sens de « mourir » : « les oreilles sont mortes ».

- Composition lexicale :

« PMU » : [écrire] + transfert situationnel : spécification du cheval au galop à action d'écrire ou cocher les chevaux à jouer sur les cartes du PMU : « les chevaux qui s'écrivent ».

Il est intéressant de souligner un cas de métalepse qui est, rappelons-le, la figure de rhétorique qui consiste à faire entendre la cause en exprimant la conséquence.

[travail/travailler] : le signe se réalise manuellement comme les signes [avoir chaud] et [fatigue]. Ces trois notions sont spécifiées par la main, passant sur le front, figurant la sueur que l'on essuie.

Ainsi, le signe [travail/travailler] n'est pas un signe « fonctionnel », décrivant l'action de travailler (comme en LSF, où les mains et le mouvement suggèrent l'action de frapper sur un support avec un marteau), mais la conséquence du travail : « cela donne chaud » et même « cela fatigue ». La métalepse se rapproche de la métaphore et celle-ci reprend même la métaphore française « gagner son pain, à la sueur de son front ».

À noter que nous n'avons pas observé de ces signes chez les sourds isolés (excepté ceux appartenant au lexique partagé avec les entendants). Sans doute que jouer sur les signes nécessite un système langagier assez élaboré, un lexique déjà bien stabilisé et la collaboration d'interlocuteurs partageant le même savoir.

5.3. Présence de marqueurs qualitatifs et quantitatifs dans le discours

- Sur les noms :

Comme pour les autres langues des signes, la mimique faciale joue un rôle essentiel pour transmettre des valeurs sémantiques qualitatives et quantitatives. Niny est très productive dans ce domaine, surtout pour les signes ayant un rapport avec les aliments, bien que cette dernière ne soit pas de Mbour, pour exemple : [citron] est réalisé de la main spécifiant l'action de presser le fruit, mais surtout par une mimique très marquée de la bouche spécifiant l'acidité. Les yeux sont plissés. Ou encore, [piment] spécifié par un claquement de la langue, les yeux fermés une fois rapidement puis, les doigts font le geste d'ouverture ([FLEUR] en LSF), qui est celui des élancements de [souffrir], mais réalisé une seule fois, suivi du signe [positif], pour préciser « ça pique, mais c'est bon ». L'examen des images vidéo de chaque sujet atteste la présence de ces mimiques lors de la qualification des entités référées.

Par contre, à Mbour, nous n'avons répertorié que très peu de signes pour les couleurs. D'une manière générale, celles-ci semblent être désignées en exploitant l'entourage visuel du locuteur. Excepté pour la couleur des pièces de cent francs, spécifiée en désignant les dents. Mon informateur entendant Samba m'a traduit ce geste par « blanc », car, comme en France, les pièces argentées sont appelées « pièces blanches ». Or, cette désignation ne semble valable que pour les pièces, puisqu'au cours d'un récit de « Turban », la couleur blanche est spécifiée par pointage de sa chemise. Après réflexion, il semble que la désignation des dents fait référence aux couronnes d'argent (ou d'or), que les personnes aisées se font poser en signe de richesse. Ce signe semble donc être stabilisé, car la désignation des dents suffit à saisir qu'il s'agit d'une pièce de cent francs, même quand le locuteur n'a pas réellement de dent en argent « à disposition ».

Le seul autre cas rencontré d'un signe pour exprimer une couleur, a été réalisé par « Sport » qui, nous l'avons vu,

cherchant à désigner du noir, s'est rappelé que je possédais une autre langue que ceux de Mbour et a produit soudain le signe [NOIR] de l'ASL. Mais il ne peut être pris en compte ici, car il ne semble pas avoir été transmis au reste de la communauté.

- Sur les verbes :

Au cours d'activités narratives, en transfert personnel, la mimique faciale indique l'état d'esprit de l'agent (ou du patient si c'est lui qui est transféré) : joie, colère, fatigue, etc... Par exemple, dans le récit induit par la description d'images « Le hamac » (raconté par « Bonnet »), l'expression de surprise du personnage quand il se retrouve par terre.

En activité dialogique sans transfert, la valeur de qualité se porte sur les signes verbaux stabilisés. Par la répétition rapide du signe [travailler], associé à la mimique faciale qualitative de [fatigue], « Sport » signifie : « Je travaille sans relâche et c'est fatiguant ».

5.4. Relations aspectuelles

La grille aspectuelle m'a paru assez importante et semble s'établir sur le même schéma que dans les langues des signes conventionnelles.

- Pour marquer l'accompli tous les sourds Sénégalais, à l'instar des sourds étudiés jusqu'ici, utilisent le signe désémantisé [fini], placé après le procès.

- Pour marquer l'inaccompli, ils font plus souvent appel aux structures de grande iconicité, ce qui n'est pas surprenant puisque la caractéristique de l'iconicité est de permettre de dire tout en montrant le procès en train de s'accomplir.

- En situation narrative :

a) Les structures de transferts personnels

Le narrateur « devient » le personnage qui réalise le procès de l'énoncé. Aussi c'est la nature du mouvement ou des signes qui portent la valeur aspectuelle : mouvement lent, si le procès est effectué avec lenteur par l'agent, ou rapide, hésitant, répété, etc... Par exemple, quand « Sport » décrit son métier, ses signes sont assez lents, répétitifs, conformément à la réalité.

Comme nous l'avons vu plus haut, la mimique faciale ne porte pas l'aspect, mais reflète l'état d'esprit de l'agent de l'énoncé (ou du patient) par rapport à l'action en train de s'accomplir.

b) Les structures de transferts situationnels

Les structures de transferts situationnels font appel à une organisation spatiale et syntaxique assez complexe. En effet, ces structures sont assez particulières pour le narrateur. Il n'est pas effacé comme sujet de l'énonciation, comme dans un transfert personnel, puisque son corps n'est pas investi dans le rôle d'un personnage, mais montre l'action en train de se faire, comme vue de loin, d'un point de vue objectif. Les mimiques faciales portent des valeurs aspectuelles sur la façon dont le procès est réalisé : avec lenteur, rapidité, hésitation, etc. Nous l'avons vu, du fait de leur complexité, ces structures sont rares chez les sourds sénégalais.

- En activité dialogique sans transfert :

- Le répétitif :

Le mouvement du procès de l'énoncé répété plusieurs fois et associé à la mimique faciale (marqueur quantitatif ou qualitatif) est iconiquement relié à la répétitivité du procès. Nous pouvons de nouveau prendre l'exemple de [travail] effectué par « Sport » au cours de son récit de la pêche. Dans cette séquence, les verbes sont très répétitifs et marquent l'itérativité du procès qui se répète chaque jour.

- Le duratif, le continu :

Le procès de l'énoncé est envisagé dans sa durée. Cela se réalise par un souffle d'air qui accompagne le signe indiquant le procès. Par exemple, cette mimique est attestée pendant la production du signe [voiture].

- Eléments lexicaux à valeur aspecto-temporelle :

- L'accompli :

Nous l'avons vu, cet aspect est très fréquent et se réalise par le signe désémantisé [fini] placé immédiatement après le procès. Il acquiert aussi par raccrochage, une valeur temporelle quand il marque l'antériorité d'un procès par rapport à un autre. Cet emploi est très fréquent chez les sourds de Mbour pour ponctuer une journée et se donner les rendez-vous.

Par exemple, « Sport » m'a donné rendez-vous ainsi (nous étions dimanche soir) : [jour]+[2] [toi] [ici] : « Tu viens dans deux jours (donc, mardi) ». Je lui ai fait préciser à quelle heure. Il pointe la main plate, paume vers le bas, vers l'Ouest, signifiant « l'après-midi ». À la hauteur de la main, je comprends « fin d'après-midi » : [dormir] [fini], [laver] [fini], [prier] [fini], [moi] [venir] [ici] : autrement dit « après la deuxième prière de l'après-midi, je viens ici ». La première prière de l'après-midi se situe après le repas, à deux heures, avant le thé et la sieste, la deuxième est à 17h. Le rendez-vous était donc entre 17h30 et 18h. Il est arrivé vers 19h30, à l'heure où le soleil se couche et où l'on ne peut plus filmer, mais c'est parce que : [pêcher] [fini], [laver] [fini], [prier] [fini], [moi] [fatigue], [dormir], [réveiller (brusquement)], soleil bas (« comme ça »), [moi] [venir] [ici].

Niny se repère dans le temps de la même façon. Quand je lui ai demandé quand son oncle revenait (il est gendarme en poste « là-bas à la ville »), elle m'a répondu ainsi : [jour] + [4], [venir], [midi], [manger] [laver] [fini], [dormir], (geste esquissé, spécifiant à l'évidence « faire l'amour » sans pour autant le dire. Regard sous entendu « tu comprends... »).

5.5. Ordre des signes dans l'énoncé

Les contraintes cognitivo-perceptives d'enchaînement des éléments visuels sont appliquées analogiquement aux éléments non-visuels. Ces éléments sont organisés dans la séquence selon leur fonction, dans un type d'ordre induit par l'iconicité. Certains seront réalisés avant les autres, quelle que soit la nature des notions qu'ils représentent.

Ordre iconique	Exemples
Support avant apport	Chaise + personne assise
Opéré avant opérateur	Souris + attraper
Spécifié avant spécificateur	Tissu + couleur
Modifié avant modificateur	Fille + jolie
Base avant appendice	Poêle + queue
Contenant avant contenu	Bourse + argent
Localisant avant localisé	Route + accident
Orientation avant mouvement	Est + aller
Cause avant effet	Bière + ivre
Moyen avant action	Crayon + écrire
Action avant résultat	Construire + maison

(tiré de Dos Santos, 1999, p.22)

Le corpus recueilli à Mbour est insuffisant pour analyser si les systèmes gestuels de nos informateurs sont assez évolués pour que ce type d'ordre apparaisse dans leurs énoncés, du moins de façon spontanée. Les reprises anaphoriques sont assez rares, les pointages, rarement déictiques (à par « je » et « tu » nous n'en

avons repéré aucun à Mbour), servent plutôt à situer quelqu'un de présent ou un objet environnant. S'il s'agit d'un événement passé, les sourds semblent beaucoup compter sur le contexte et la compréhension de leurs interlocuteurs. « Turban » me paraît intéressant pour illustrer ce que nous venons de dire :

« Turban » :

- [femme] [accoucher], [tuer] [pas] : « sa femme a accouché, mais ils n'ont pas tué le mouton. ». Pas de pointage déictique « sa » pour « femme ». « Le mouton » a été spécifié quelques instants plus tôt, mais aucune trace de reprise, même anaphorique.

Il arrive souvent qu'un énoncé commence par le localisé avant le localisant, ou le contenant avant le contenu et que le locuteur se reprenne en précisant de quoi il parle et répète son premier geste. On peut parler d'un « enchâssement » du localisant entre deux occurrences du localisé. Par exemple :

« Turban » :

- Ramasser... [noix de coco], ramasser, mettre sur la tête (« comme ça ») : « Je les ramassais et... des noix de coco, je les ramassais et les mettais sur ma tête, comme ça ».

- Bandoulière (« comme ça »)... un coupe-coupe (« comme ça »), mettre [turban] blanc (désigne sa chemise), mettre en bandoulière, le coupe-coupe, en bandoulière : « je mettais en bandoulière... un coupe-coupe ; je mettais un turban blanc comme ça et en bandoulière, un coupe-coupe, comme ça ».

- [singe] fruit [jeter] : « le singe a jeté un fruit ». Là, l'ordre iconique serait : fruit [singe] [jeter].

Il semble que nous ayons affaire à un mixage entre l'ordre « normal » d'iconicité et l'ordre canonique Topic-focus dont parle Clive Perdue.

Nous retrouvons ce phénomène dans l'ordre des pointages que Kene effectue quand elle désigne l'appartenance de chacun

dans la hiérarchie familiale :

- « C'est ma mère » a été signé ainsi : [elle] (pointage de la vieille femme) [maman] [moi].

- « C'est ma fille » : [moi] [maman] [elle] (pointage de sa fille).

- « C'est ma soeur cadette » : [elle] (pointage de la mère) [maman] [elle] (pointage de la soeur), puis, [elle] (pointage de la soeur) dos (désignation de son dos : « je la mettais dans mon dos »)

- « Mon mari est mort » : [mari] [moi] [mort].

Notons que les traductions : « c'est ma mère », « c'est ma fille », etc..., sont une interprétation personnelle. Ce que dit cette femme est plutôt traduisible par : « je suis sa fille », « je suis sa mère (moi sa mère) ». L'ordre iconique normal est possesseur/possédé, or ici nous trouvons possédé/possesseur, selon un ordre visiblement plus important imposé par le concept Topic-focus.

Conclusion

Cette description de la micro langue de Mbour, nous a permis de démontrer que cette dernière constituait bien un langage intermédiaire, sur une échelle d'évolution, entre les systèmes gestuels produits par les personnes sourdes isolées et les langues des signes conventionnelles. Pour le faire, nous avons appliqué à la micro langue, le modèle proposé par Cuxac pour décrire la LSF, afin de voir si les structures de grande iconicité, identiques d'une langue des signes à une autre, l'étaient bien aussi pour le système de Mbour, bien qu'à un niveau de complexité inférieur. Nous avons constaté que ce modèle était adéquat. Il est alors plus que probable que cette micro langue évoluera et s'affinera pour atteindre un niveau de structuration

très proche de celui des langues des signes conventionnelles.

Il est également ressorti de cette observation que la bifurcation des visées apparaissait plus tôt dans la genèse des langues des signes qu'on ne le prévoyait. De l'intention sémiotique naît une iconicisation première, une forme « ressemblant » à son référent, puis, cette forme soumise au temps et reprise par des individus se fréquentant – et là, intervient la bifurcation – se modifie de façon économique en vue d'une optimisation de la réception des messages et une facilité articulatoire. Avec néanmoins une contrainte de maintien d'une iconicité minimale, au-delà de laquelle le lien de ressemblance entre forme et référent ne serait plus cohérent. Le processus de stabilisation du lexique, au même titre que la bifurcation, nous renseigne sur la disposition cognitive prélangagière de l'humain à communiquer.

Nous pensons qu'il est possible d'appliquer ce modèle de bifurcation aux langues orales. En effet, si la bifurcation des visées atteint un très grand degré de finesse dans sa structuration, toutes les langues permettent de reconstruire des expériences. Seulement pour les langues orales, si l'on réduit le champ d'observation aux seules productions verbales, on ne peut que constater que ces dernières ne peuvent que dire, sans montrer. Mais si nous nous intéressons au contexte non-verbal, nous constatons que les locuteurs des langues orales « montrent » par des ajouts de gestes, d'onomatopées, de postures imitatives de personnages, d'imitation de voix etc.

D'un point de vue épistémologique, si on intègre la possibilité de dire en montrant, en tenant compte de la communication non-verbale, les frontières de l'objet langue se distendent et nous conduisent à envisager une sémiologie générale plus puissante. Si on limite son champ d'application aux utilisations langagières référentielles, l'iconicité des messages s'avère pertinente. (Cuxac, 2000, pp.314-315).

En cela, l'Afrique, et en l'occurrence le Sénégal, nous est apparue comme un formidable analyseur de la genèse des

langues des signes mais aussi du lien existant entre oralité et gestualité. L'utilisation systématique des signes, par les entendants, nous permet de supposer que le lexique recueilli au Sénégal dépasse largement ses frontières. Il serait intéressant de continuer les investigations.

Bibliographie

- CULIOLI, A., DESCLÉS, J.P. *et alii.*, 1981, *Systèmes de représentations linguistiques et métalinguistiques, les catégories grammaticales et la description de langues peu étudiées*, Collection ERA 642, Laboratoire de linguistique formelle, Université Paris VII.
- CUXAC, C., 1996, *Fonction et structures de l'iconicité des langues des signes ; analyse descriptive d'un idiolecte parisien de la Langue des Signes Française*, Thèse de Doctorat d'Etat, sous la direction de F. François, Paris, Université Paris V.
- CUXAC, C., 1998, « Construction de références en Langue des Signes Française ; les voies de l'iconicité », *Sémiotiques* n°15, CNRS, Paris, pp. 85-105.
- CUXAC, C., FUSELLIER-SOUZA, I., SALLANDRE, M.-A., 1999 « Iconicité des langues des signes et catégorisations », *SEMiotiques* n° 16, Université Paris VIII, Sait Denis.
- CUXAC, C., 2000, *La Langue des Signes Française (LSF), Les voies de l'iconicité*. Faits de langue n° 15-16, Ophrys,

Paris.

CUXAC, C., 2001, « Les langues des signes : analyseur de la faculté de langage ». *Les langues des signes : une perspective sémiogénétique*. AILE n° 15. pp.11-36. Publié par l'association ENCRAGES. Saint Denis.

DESCLÉS, J.-P., 1991, « La prédication opérée par les langues (ou à propos de langage et perception) », *Langages* n°103, Larousse, Paris, pp. 83-96.

DESCLÉS, J.-P., 1994, « Relations casuelles et schèmes sémantico-cognitifs », *Langages* n°113, Larousse, Paris, pp.113-125.

DOS SANTOS SOUZA, I., 1999, Quand les gestes deviennent une proto-langue ; Développement du langage chez les personnes sourdes en situation d'isolement ; analyse globale descriptive du lexique et des échanges interactionnels d'un sourd isolé brésilien, Mémoire de DEA, Université Paris VIII, Saint Denis.

FUSELIER-SOUZA, I., 2001, « La création gestuelle des individus sourds isolés, de l'édification conceptuelle et linguistique à la sémiogénèse des langues des signes ». *Les langues des signes : une perspective sémiogénétique*. AILE n° 15. pp.61-95. Publié par l'association ENCRAGES. Saint Denis.

JACKENDOFF, R., 1983, *Semantic and Cognition*, Cambridge (MA), MIT Press.

JIROU, G., 2000, Commentaire sur une recherche de terrain et Analyse descriptive du parler gestuel de Mbour (Sénégal). Mémoire de Maîtrise (en deux parties), Université Paris VIII, Saint Denis.

KERBRAT-ORECCHIONI, C., 1990, *Les interactions verbales*, Tome 1, Armand Colin, Paris.

- LANGACKER, R., 1987, *Foundations of cognitive grammar*, Volume 1, Stanford University press.
- LANGACKER, R., 1991, *Foundations of cognitive grammar*, Volume 2, Stanford University press.
- LANGACKER, R., 1991, Noms et verbes, *Communications* n° 53, pp. 103-153.
- McNEILL, D., 1987, *Psycholinguistics*. Harper & Row. New York
- McNEILL, D., 1992, *Hand and mind : What gestures reveal about thought*. University of Chicago Press. Chicago, IL.
- MONTEILLARD, N., 2000, La langue des signes internationale, aperçu historique et tentative d'analyse. Mémoire de Maîtrise, Université Paris VIII, Saint Denis.
- MONTEILLARD, N., 2001, « La langue des signes internationale ». *Les langues des signes : une perspective sémiogénétique*. AILE n° 15. pp.97-115. Publié par l'association ENCRAGES. Saint Denis.
- MOODY, B., 1997, *La Langue des Signes. Dictionnaire bilingue LSF/Français*. Tome 1,2 et 3, 2e édition, Editions IVT, Paris.
- MOTTEZ, B., 1979, « Les sourds comme minorité linguistique », *Rééducation orthophonique*, n°107, vol. 17, pp. 197-212.
- PETITOT, J., 1985, *Morphogénèse du sens*. Tome 1, Presses Universitaires de France, Paris.
- PETITOT, J., 1991, « Syntaxe, topologie et grammaire cognitive. L'objet, sens et réalité », *Langages* n°103, Larousse, Paris, pp. 97-128.
- SALLANDRE ; M.-A., 1999, La dynamique des transferts de personne en Langue des Signes Française, Mémoire de

DEA, Université Paris VIII, Saint Denis.

SALLANDRE ; M.-A., 2001, « Va et vient de l'iconicité en Langue des Signes Française ». *Les langues des signes : une perspective sémiogénétique*. AILE n° 15. pp.37-59. Publié par l'association ENCRAGES. Saint Denis.

SORIN-BARRETEAU, L., 1996, *Description du langage gestuel des Mofu Gudur (Cameroun)*, Thèse de Doctorat sous la direction de F. François, Tomes 1, 2 et 3, Université Paris V, Paris.

THOM, R., 1972, *Stabilité structurelle et morphogénèse*, Ediscience, New-York.

YAU, S.-C., 1992, *Création gestuelle et début du langage – Création de langues gestuelles chez des sourds isolés, Hong-Kong : Langages Croisés*.